

LE BIOGRAPHE UNIVERSEL.

REVUE GÉNÉRALE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE,

PAR

Une Société d'Hommes de Lettres français et étrangers,

SOUS LA DIRECTION

DE M. E. PASCALLET.

DEUXIÈME VOLUME. — TOME PREMIER.

PARIS.

Au Bureau de la Revue générale biographique et littéraire,

Rue Louis-le-Grand, 9.

—
1841.

BIOGRAPHIE.



AUGUSTIN **THIERRY** (DE L'INSTITUT).

« L'histoire aura son Homère, comme la
» poésie. »

(CHATEAUBRIAND.)

THIERRY (Augustin) naquit à Blois (Loir-et-Cher), le 10 mai 1795. Son père, homme instruit, qui aimait les livres, fut son premier instituteur, et grâce à ses soins, son fils, à peine âgé de dix ans, possédait déjà les élémens de la langue latine. Envoyé alors au collège de Blois, il y obtint de prodigieux succès, faisant, chaque année, rafle générale de tous les prix de sa classe, déroutant maîtres et élèves par la précocité de son intelligence, et surtout par les étonnantes ressources de sa mémoire. Ses merveilles ne le cèdent en rien

à ce qu'on nous raconte à ce sujet de l'enfance de quelques grands hommes. Racine, comme on sait, apprit par cœur le roman grec de *Théagène et Chariclée*, dont ses maîtres de Port-Royal lui défendaient la lecture; M. de Châteaubriand, le *petit François*, comme on l'appelait alors, récitait, à treize ans, toute la table des logarithmes. M. Thierry en eût fait autant, témoin la manière ingénieuse, mais qui n'est pas à la portée de tout le monde, dont il remplaçait ses livres perdus. Un jour qu'il avait égaré son Virgile, son professeur, pour le prendre en défaut, lui ordonna de continuer la lecture de tel passage de l'*Enéide* qu'on expliquait en ce moment. Sans se troubler, Thierry ouvre le premier livre qu'il trouve sous sa main et continue bravement l'explication du Virgile..... sur un Quinte-Curce. En vain, se doutant du tour, le maître le presse de questions, le renvoie de page en page, de livre en livre : il ne parvient pas à déconcerter cette imperturbable mémoire qui, pour cette fois, sauva notre grand historien d'un *pensum*.

Sans doute c'est là une faculté d'ordre très inférieure, importune même chez les sots. Mais quel précieux instrument aux mains du génie ! Que de richesses elle met à l'instant et pour toujours au service de sa pensée. Grâce à cette mémoire, dont il conserve toute la force, toute la plénitude, M. Augustin Thierry, qui ne lit plus aujourd'hui que par les yeux d'autrui, n'en de-

meure pas moins un des érudits de notre époque. Car il n'a rien laissé échapper des vastes acquisitions de sa laborieuse jeunesse. Littérature, histoire, philosophie, il étudia tout alors, il puisa avidement à toutes les sources des connaissances humaines. En même temps il apprenait les langues, et cette étude, si aride pour d'autres, n'était pour lui qu'un plaisir, tant il franchissait avec promptitude ces difficultés qui hérissent l'accès de toutes les grammaires. C'est ainsi qu'il s'acquît la connaissance familière de l'anglais, de l'allemand, du grec moderne et de l'italien. Nous ne parlons pas du latin ni du grec ancien ; nous venons de voir comme il les possédait au collège.

Il en sortit en 1811 pour entrer à l'école normale, d'où, après deux ans d'études, il fut envoyé dans une chaire d'un collège de province. L'invasion de 1814 le ramena à Paris, et, dès lors, quittant l'Université, sans autre fortune que ses vingt ans et une plume qu'il n'avait pas encore taillée, il livra son avenir à toutes les chances de la vie littéraire. Quel rôle, quelle position spéciale voulait-il y prendre ? Lui-même ne le savait pas encore ; mais une naturelle effervescence le poussait en avant, et à cette époque où les commotions politiques ébranlaient le sol incessamment, dans cette mêlée générale où chaque parti tirait à soi, M. Thierry ne pouvait pas, ne voulait pas rester impassible. A une haine profonde du despotisme impérial s'u-

*

nissait en lui l'exaltation d'un patriotisme juvénile qui cherchait à se faire jour d'une manière quelconque. C'est alors qu'une amitié pleine d'influence, l'amitié du célèbre Saint-Simon, vint le saisir au passage et le lancer, en éclaireur intrépide, dans les voies les plus avancées de la réforme sociale. Saint-Simon, qu'on n'entrevoit plus aujourd'hui qu'à travers les nuages de sa divinité posthume, était un homme de l'esprit le plus insinuant, qui joignait à toute la politesse d'un grand seigneur d'autrefois l'habileté, l'activité d'un spéculateur de ce temps-ci. Il s'attachait, de préférence, aux jeunes gens, et captant leur amour-propre, leurrant de belles promesses leurs désirs impatients, il les engageait ainsi au succès de sa cause. Mais en s'enrôlant sous sa bannière, M. Thierry céda moins à l'attrait de ces riches espérances qu'au besoin de trouver une formule aux idées de réforme dont il était travaillé; trop jeune, trop enthousiaste pour sonder la valeur réelle des théories de Saint-Simon, pour mesurer de près la portée de leur application, il s'y attachait surtout par leur côté critique, guerroyant, hostile aux choses actuelles et qui se prêtait merveilleusement aux allures d'une polémique radicale. C'est en ce sens que, pendant les années 1814 et 1815, il publia comme collaborateur de Saint-Simon, deux brochures intitulées: 1° *De la réorganisation de la Société européenne*; 2° *Opinions sur les mesures à prendre contre la*

coalition de 1815. — En 1816, il publia seul un troisième écrit, sous ce titre : *Des Nations et de leurs rapports mutuels.*

Mais ce parfait accord entre le maître et le disciple ne fut pas de longue durée. Sous ses manières insinuanes et faciles, Saint-Simon cachait un esprit entier, absolu, dominateur, qui voulait s'accaparer l'intelligence de ses adeptes, et ne laissait pas de place à leur initiative. D'autre part, M. Thierry, plus vivement porté de jour en jour vers des études positives, découvrant peu à peu le vide de ces fastueuses théories, rongea son frein avec impatience et tendait sans cesse à sortir de ce cercle inflexible où l'on emprisonnait sa pensée. De là, des luttes animées ou des tiraillemens sourds qui présageaient la prochaine rupture de ces deux hommes. Mais Saint-Simon employait toute son adresse à la prévenir. A chaque révolte de son disciple, il se montrait si doux, si insinuant, si affectueux qu'il le rengageait de plus belle au service de ses intérêts. Un jour enfin où, dans la chaleur d'une de ces discussions, il s'était emporté jusqu'à dire : « Je ne comprends pas une association où l'un des associés ne gouverne pas; — Et moi, reprit M. Thierry, je ne comprends pas une société dont les associés ne sont pas libres. » Sur ces mots, ils se séparèrent avec regret de part et d'autre.

■ C'était en 1817, et dès-lors nous voyons Au-

gustin Thierry se tourner vers l'étude et les travaux de l'histoire, mais il la subordonnait encore aux débats de la philosophie ou de la politique quotidienne. Sa polémique aimait à s'y jouer, comme en une vaste arène où toutes les questions à l'ordre du jour pouvaient se poser et hardiment se résoudre, à titre de problèmes historiques. C'est là l'esprit qui anime les remarquables essais que, de 1817 à 1820, M. Thierry publia au *Censeur Européen*, et qu'on a revus depuis, avec un vif plaisir, dans son recueil intitulé : *Dix ans d'Etudes historiques*. Il n'est pas, en effet, de plus curieux spectacle que d'y suivre les évolutions de sa pensée, d'y reconnaître par quels laborieux efforts, par quels degrés successifs il s'éleva jusqu'à ce modèle d'une histoire à la fois poétique et vraie, qu'il devinait confusément sous les abstractions de l'école philosophique. Mais ce pénible apprentissage de son œuvre, M. Thierry pouvait-il en être dispensé ? ne devait-il pas céder un instant à des influences dès long-temps souveraines et qui recevaient alors du mouvement des choses un empire presque irrésistible ?

A ce moment, en effet, l'école de Voltaire, l'école de l'interprétation systématique, se continuait et se propageait en sens divers. Affranchies du bâillon de la censure impériale, toutes les opinions, en se réveillant à grand bruit, firent irruption dans les champs de l'histoire, de la politique et des lettres. On reprenait de toutes

parts, on cherchait à exploiter, au profit de sa cause, les théories de Dubos, de Mably ou de Boulainvilliers.—Le mouvement de la science historique dont nous rappelons ici sommairement les tendances, M. Thierry l'a plus tard supérieurement raconté et précisé dans ses *Considérations sur l'histoire de France* qui ouvrent ses *Récits Mérovingiens*, ainsi que dans sa préface de *Dix ans d'Études historiques*. C'est surtout depuis la publication du premier de ces deux ouvrages qu'on a enfin bien apprécié les théories de nos écrivains publicistes. Grâce aux savantes analyses de M. Augustin Thierry, dont nous reparlerons plus tard, ces divers systèmes sont aujourd'hui connus de tout le monde; tous, nous avons été initiés par M. Augustin Thierry, au véritable sens de ces doctrines qui, jusqu'à lui, n'étaient connues que d'un très petit nombre, de ceux-là seuls qui se consacrent à l'étude toute spéciale des choses de l'histoire et de la politique.—C'était surtout à l'histoire de France qu'on s'attaquait; les uns, comme M. de Montlosier, M. de Bonald et Joseph de Maistre, pour en faire ressortir la consécration du régime aristocratique; les autres, comme Du-laure, M. Daunou et M. Thierry lui-même, pour y rechercher des titres à la liberté constitutionnelle.

Telle était, à cette époque, l'état de la science historique, et en considérant son point de départ, on peut aisément mesurer l'étendue des progrès de M. Augustin Thierry, et toute la portée de son initiative.

Néanmoins, il advint d'abord à M. Thierry comme à la plupart des inventeurs qui procèdent à leurs découvertes sans avoir conscience du chemin qu'ils suivent, et du but qu'ils vont atteindre. Ce fut sous les influences de l'esprit philosophique qu'il s'engagea dans l'étude de l'histoire, et s'il songeait dès-lors à se faire historien, c'était, comme il nous le dit lui-même, pour abstraire du récit un corps de preuves et d'argumens systématiques, pour démontrer sommairement et non pour raconter avec détail. D'où vient donc, qu'en se dirigeant d'après ces intentions, M. Augustin Thierry fut porté vers un objet contraire et bien supérieur à celui qu'envisageaient ses espérances. C'est qu'au rebours de ses devanciers, il s'imposa la loi de n'aboutir à la théorie qu'en passant par les faits, de remonter sans cesse aux sources originales où la vérité historique brille de tout son éclat et de sa naïveté première. Sous l'influence de cette disposition, le jeune écrivain ne tarda pas à secouer peu à peu le joug des opinions systématiques, et à ressentir les mouvemens d'une ambition plus féconde. A mesure qu'il pénétrait plus avant dans la connaissance des écrivains originaux, il voulut peindre à son tour et combiner puissamment ces traits épars, mais si vivaces de la physionomie du passé qu'il y découvrait à chaque pas, et de plus en plus visiblement. Toutefois cette heureuse révolution du talent de M. Thierry ne s'est pas accomplie d'un seul coup,

mais d'une manière continue et incessamment progressive. On distingue les premiers signes de ce changement dans ses articles de 1819 sur la restauration de 1660 et celle de 1688. Dès-lors, son ancienne raideur s'assouplit, sa narration devient plus suivie ; par fois même elle se colore de quelques nuances locales et individuelles. Ses *Lettres sur l'Histoire de France* (1820-1821) accusent plus directement encore les progrès de cette transformation, qui s'est pleinement réalisée sitôt qu'on aborde l'*Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*. On le voit donc : M. Augustin Thierry a remonté sans cesse de l'abstrait au concret ; de la dissertation au drame ; l'expression de la vérité historique qu'il réduisait d'abord à quelques formules, bientôt il l'anime, il la personnifie, il la fait agir et parler elle-même, en quelque sorte, sur cette mouvante scène du passé, qu'il entr'ouvre à nos yeux et qu'il éclaire de lumineuses perspectives. Ces résultats qu'ici nous indiquons sommairement, nous aurons tout loisir d'en exposer les principes et les conséquences, en procédant comme nous allons le faire, à l'analyse spéciale des trois grands ouvrages de M. Augustin Thierry, les *Lettres sur l'Histoire de France*, l'*Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*, et les *Récits des temps mérovingiens*.

Tout d'abord, et par le tour même de sa polémique, il s'était porté à saisir le caractère de la conquête des barbares, de leurs établissemens sur

les débris de la domination romaine. Depuis le vieux François Hotman, depuis Boulainvilliers, Dubos, c'était là, comme on sait, le point de départ de tous nos historiens publicistes, le grand problème dont la solution comprenait l'ensemble de nos destinées historiques. L'ouvrage de M. de Montlosier, *de la Monarchie française*, venait de le présenter encore sous un jour nouveau, et pleinement favorable aux prétentions de l'aristocratie héréditaire. Ecrivain de l'opposition libérale, M. Thierry accepta, renforça même cette opinion systématique, mais pour en déduire des conséquences toutes contraires. Reconnaisant le fait de la conquête et s'exagérant volontiers ses résultats, il nia la légitimité du droit des conquérans, et, à l'appui de sa thèse, il rechercha curieusement sous la poussière des chroniques où dormaient les annales de la race vaincue, le récit de ses révoltes, de ses protestations contre le despotisme des races victorieuses. C'est ainsi que de la conquête des barbares la pente naturelle des événemens le conduisit jusqu'à l'histoire des insurrections d'où sortit l'affranchissement des communes; tels furent, dans le champ de notre histoire, les points qui attirèrent d'abord et fixèrent son attention. Mais à la même époque, en 1817, comme il relisait un jour quelques chapitres de Hume, il s'écria, frappé d'une idée lumineuse : « *Tout cela date d'une conquête, il y a une conquête là-dessous.* »

Aussitôt, avec la méthode et dans le langage de Hume, il refit, en la considérant de ce nouveau point de vue, l'histoire des révolutions anglaises jusqu'à la fin du règne de Charles II. Ebauche froide et incolore, surtout si on la compare au magnifique tableau qui s'en est suivi ; mais elle achève de nous montrer qu'à ses débuts, M. Augustin Thierry avait déjà pris position au centre des trois grands sujets qu'a compris successivement sa carrière historique et qui ont eu, pour expression suprême, *les Lettres sur l'Histoire de France, l'Histoire de la conquête de l'Angleterre*, et, en dernier lieu, *les Récits des temps mérovingiens*.

Dix lettres sur l'histoire de France, insérées au *Courrier Français* (1820-1821), ouvrent cette nouvelle série de ses publications. On y reconnaît déjà l'empreinte d'une main plus ferme, le coup-d'œil d'une intelligence éclairée par de fortes études. M. Thierry alors était remonté aux sources ; il venait de parcourir avec ravissement la grande collection des écrivains originaux de la France et des Gaules. Plus il s'avancait dans cette lecture, plus il voyait revivre et se colorer à ses yeux la vraie physionomie de notre histoire, complètement effacée et perdue sous l'emphase monotone de nos écrivains officiels. Et cependant c'étaient ces longues gazettes qui faisaient loi, défrayaient l'érudition des gens du monde, et donnaient le ton à l'enseignement de nos collé-

ges. Aussi, avant de passer outre, M. Thierry s'attaqua-t-il vivement à ces autorités mensongères, et en découvrit toute la vanité. En même temps, sur les débris des vieilles erreurs qu'il battait en brèche, il se hâta d'élever des vérités fécondes; il posa les bases d'une science nouvelle, qui, s'appuyant sur la connaissance approfondie des faits, rendrait à chacun d'eux sa place, sa couleur locale et individuelle. Lui-même donnait l'exemple de ce procédé nouveau en l'appliquant à la solution des points les plus embrouillés de nos origines nationales. Ces lettres ont donc un double objet, à la fois critique et dogmatique. Tout d'abord, il proclame la nécessité d'une réforme, réforme dans les études, réforme dans la manière d'écrire l'histoire. Il y déclare la guerre à Mezeray et à ses continuateurs, à Voltaire comme à ses disciples, aux écrivains sans érudition qui n'ont pas su voir, et aux écrivains sans imagination qui n'ont pas su peindre. Mais plus loin, à l'aide des nouveaux principes de sa méthode, il résout d'importants problèmes; il restitue leur véritable caractère à ces incursions des Francs barbares dans les Gaules, qu'on assimilait vulgairement à une prise de possession régulière, à une sorte d'investiture solennelle; il fixe l'époque de l'établissement de la monarchie française, et remonte ainsi jusqu'aux premiers mouvemens de l'insurrection communale. A ce moment, M. Guizot n'avait point encore publié ses *Essais historiques*, cette savante

et lumineuse dissertation où il a si clairement exposé l'état de ces diverses couches de populations superposées alors sur le sol de la Gaule. *L'Histoire des Français* de M. de Sismondi, œuvre d'un esprit sage et d'ordinaire bien informé, n'était point encore parue. A M. Thierry donc appartient l'honneur d'avoir le premier levé le drapeau de la réforme historique, qu'il commença à ses risques et périls. Car c'était un acte de courage que de lutter à la fois contre les préjugés du public et l'ombrageuse susceptibilité du gouvernement d'alors : notre jeune écrivain ne tarda pas à ressentir les effets de ces influences contraires. Il y a cent ans, on avait mis Fréret à la Bastille pour quelques propositions mal sonnantes sur le *berceau de la monarchie française*. La Bastille n'était plus ; mais on lâcha sur l'écrivain téméraire tous les journaux du parti anti-libéral, qui l'accusèrent de provoquer au démembrement de la France. La censure mutila ses pages et biffa toute sa lettre sur la véritable époque de l'établissement de la monarchie. D'autre part, quelques abonnés de province, fatigués de ces dissertations savantes qui, de plus en plus, se chargeaient de textes latins et d'étymologies tudesques, fâchés de perdre les douces illusions dont les avait bercés M. Le Ragois, s'en plaignirent à l'administration du *Courrier Français*. On invita le jeune historien à s'occuper de choses plus actuelles, et à la portée de tous les départe-

mens. M. Thierry répondit qu'il s'était voué à l'histoire, et dès lors cessa de prendre part à la rédaction du *Courrier Français*.

Ces lettres, ainsi arrêtées court à la dixième, M. Augustin Thierry les continua plus tard, les revit scrupuleusement, en atténua quelques assertions parfois excessives et aventureuses. Mais il nous importait surtout de les considérer à cette date de leur apparition première ; car, indépendamment de leur mérite réel, elles sont encore pour nous comme l'éloquent et fougueux manifeste de la nouvelle école historique, et il convient de faire une large part à leur influence dans les progrès que depuis lors elle a si rapidement accomplis.

Dans ses courses à travers les pages de nos annales, M. Thierry avait ramassé de nombreux matériaux, rencontré des indications précieuses, qui le ramenaient sans cesse au fait de la conquête de l'Angleterre par les Normands, vaste sujet dont il voulait faire son œuvre, son immortelle et glorieuse épopée. La lecture de l'histoire d'Irlande, où l'empreinte de la conquête se révèle à chaque pas et par des traces presque toujours sanglantes, celle de l'histoire d'Ecosse, que venait de publier Walter-Scott, précipitèrent encore sa résolution, et il jeta les bases de son monument avec cette étonnante promptitude qu'il mettait à toutes choses. Toute l'année 1821, il la consacra à la connaissance approfondie, à l'explo-

ration minutieuse et patiente de ce passé qu'il voulait peindre. Un intérêt passionné l'attachait au sort de ces peuples vaincus, de ces races refoulées ou assujetties, dont les historiens anglais parlent à peine, et qui, cependant, disputèrent si vaillamment aux vainqueurs les débris de leur nationalité expirante. Lui-même nous a raconté avec un charme inexprimable, les naïves et délicieuses émotions qui vivifièrent cette première année d'études où il se fiança avec son œuvre. Mais de rudes épreuves l'attendaient, lorsqu'il commença de rédiger, lorsqu'il lui fallut écrire page à page, élever, en quelque sorte, pierre à pierre, ce monument dont l'image fantastique flottait capricieusement dans ses rêves. La tâche était d'autant plus laborieuse, qu'ici encore, se refusant à toute imitation, M. Thierry voulait ne procéder que de lui-même, et créer son art comme il avait créé sa méthode. Il se proposait, nous dit-il, d'allier par une sorte de travail mixte au mouvement largement épique des historiens grecs et romains, la naïveté de couleur des légendaires et la raison sévère des écrivains modernes. Ce but si élevé, d'un si difficile abord, M. Thierry l'a pleinement atteint sans nul doute : mais par combien d'efforts, par quelles évolutions de la pensée parvint-il à réaliser son idéal, lui seul pourrait nous l'apprendre, ou peut-être celui qui fut alors dans le secret de ses luttes intimes, son confident de tous les jours, le savant M. Fauriel.

C'est en 1825 que parut la première édition de *l'Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*. Elle obtint un immense succès qui, du public d'élite, s'étendit aussitôt à toutes les classes de lecteurs. Aux attraits qui séduisent dans une œuvre d'imagination, l'entraînante variété et le dramatique enchaînement des tableaux, elle unissait ces rares mérites de fidélité historique et de vérité humaine, qui marquent les créations du génie, et en assurent l'éternelle durée. Ce moyen-âge, si long-temps méconnu, dont Walter Scott avait seul deviné les secrets, il se découvrait enfin à nos regards dans l'expressive diversité de ses mœurs, de ses lois, de ses coutumes, et tous les incidens de sa vie guerrière, poétique, aventureuse. Pour nous peindre ce tableau des âges primitifs, un jeune écrivain, après trois siècles de discussions et d'analyse, venait de retrouver l'heureuse naïveté de nos vieux chroniqueurs, avec la touche large et saisissante du pinceau homérique. Ces éloges, ou pour mieux dire ces appréciations n'ont plus rien qui surprenne aujourd'hui. Mais il est bon de rappeler de quelles autorités elles émanèrent tout d'abord. En 1829, M. Guizot, dans son cours sur *l'Histoire de la Civilisation en Europe*, pour donner à ses auditeurs une idée de la fougue et de l'impétuosité barbare, rappelait leur mémoire vers les héros de *l'Iliade* ou de *l'Histoire de la Conquête des Normands*. A la même époque,

M. Villemain se plaisait à en citer mainte page ; il déroulait aux yeux de son public ce mouvant et dramatique tableau de la bataille de Hastings, où l'historien-poète a su encadrer par le plus heureux des contrastes, cette touchante figure de la maîtresse de l'infortuné roi Harold, qui seule put reconnaître, au milieu des morts, le corps de celui qu'elle avait aimé. Un peu plus tard, M. de Châteaubriand (préface des *Etudes historiques*) saluait dans Augustin Thierry le plus grand maître, le chef de la nouvelle école historique ; et rappelant la perte cruelle dont il payait sa gloire, il ajoutait éloquemment : « L'histoire aura son Homère comme la poésie. » Tout récemment enfin, dans un remarquable article de la *Revue des Deux-Mondes*, M. Magnin écrivait ces lignes, qui, en précisant les motifs de ces divers jugemens, font ressortir toute leur justesse.

« Epopée ! ce mot est le plus juste que l'on puisse
 » employer pour caractériser cette narration si
 » vive, si animée, d'une couleur si vraie, ce ta-
 » bleau dont le sujet réunit à la fois tant de gran-
 » deur et d'unité, et qui offre des mœurs si nou-
 » velles ; cette histoire dont les matériaux ne se
 » trouvaient pas seulement dans les chroniques,
 » mais qui étaient épars dans les poètes, dans les
 » chants populaires, dans les bardits du nord,
 » les ballades gauloises et les rimes de nos trou-
 » vères. »

Disons-le cependant : quelques critiques se

mêlèrent à ces transports d'admiration, et tentèrent d'ébranler par la base tout le plan de ce majestueux édifice. La question des races, leur distinction, leur état d'antagonisme sur le même sol et les conséquences qui s'en étaient suivies, tels étaient les points qui avaient le plus fortement attiré l'attention du jeune historien. A lui la gloire d'avoir le premier exploré, dans toutes ses profondeurs, ce côté obscur des destinées du moyen-âge, de l'avoir exposé sous son véritable jour, d'où rejaillit une lumière nouvelle sur une foule de questions encore vagues ou inaperçues. Mais comme tout révélateur, Augustin Thierry ne s'exagéra-t-il pas volontiers l'étendue et la portée de sa découverte. N'est-ce pas avec raison qu'on lui reprocha de trop accorder à cet unique point de vue, de subordonner à l'influence de la conquête des résultats qui lui demeurèrent étrangers, qui eurent ailleurs, dans les croyances religieuses ou les passions politiques d'une époque, leurs principes ou leurs mobiles. Ainsi, comme on l'observait encore récemment, dans la lutte de Thomas de Canterbury contre Henry II, c'était bien moins le saxon qui résiste au normand son seigneur qu'un archevêque qui combat, de puissance à puissance, contre un roi. L'antagonisme des races s'efface ici devant la grande lutte de ces deux pouvoirs qui se disputèrent l'empire du moyen-âge, le sacerdoce et la royauté barbare. Du reste, peut-

on garder rancune à M. Augustin Thierry d'avoir ici quelque peu forcé le rôle de la nationalité saxonne ; puisqu'à l'aide d'une légère déviation il rattache au fil de son récit un des épisodes les plus dramatiques de l'histoire d'Angleterre, qu'il raconte d'ailleurs si admirablement.

De même, faisons justice d'une autre objection toute spécieuse qu'on a soulevée, en ces derniers temps, contre l'*Histoire de la Conquête*. Il n'y a pas là, disons-le, dans l'intérêt que M. Augustin Thierry accorde à la destinée des peuples conquis, aucune préoccupation qui soit en dehors de la pure vérité de l'histoire : l'auteur ne fait point effort pour controuver des vertus aux opprimés, ou des vices aux oppresseurs. Il ne dogmatise point sur les faits de la conquête ; il les décrit, et se laisse aller naturellement aux émotions de la sympathie humaine : toute sa thèse est dans ce vers de Virgile :

Sunt lacrimæ rerum, et mentem mortalia tangunt.

Le reproche de palinodie, qu'on lui a parfois adressé au sujet des Saxons vainqueurs des Bretons, et des Saxons vaincus par les Normands, tombe à faux, puisqu'il s'agit ici d'événemens arrivés à six siècles d'intervalle, et que les Saxons de la conquête normande ne sont point des conquérans de la Bretagne, mais leur postérité à la vingtième génération.

Ces objections, du reste, qu'il convenait de

mettre à néant ou de réduire à leur juste valeur, sont de date toute récente, car on ne fut frappé d'abord que par ces grands traits de beauté et de vérité qui composent le majestueux ensemble de l'*Histoire de la Conquête*, et dont l'apparition éclatante rendit le nom de leur jeune auteur instantanément glorieux et populaire.

Le succès passa ses espérances. Mais, par une bien triste compensation, au sein de cette douce ivresse, il commença de ressentir les cruels effets du malheur qui l'allait frapper : un labeur excessif, une incessante activité de lecture avait peu à peu affaibli sa vue, dont il ne conservait plus qu'un faible et dernier rayon. Force lui fut donc de prendre du repos et d'arrêter pour un temps l'essor de cette ambition généreuse qui déjà le sollicitait à de nouvelles entreprises, à de nouveaux triomphes. Il voyagea en Suisse, et de là en Provence, où M. Fauriel, qui allait y recueillir les matériaux complémentaires de son *Histoire de la Gaule méridionale*, ne tarda pas à le rejoindre. Condamné à l'oisiveté, il suivait de ville en ville son laborieux compagnon de voyage, cherchant à tirer encore quelque profit de ses courses, en étudiant sur les monumens l'histoire de l'architecture du moyen-âge. De retour à Paris vers le printemps de 1826, il reprit le cours de ses études. Mais désormais il lui fallait lire par les yeux d'autrui et dicter au lieu d'écrire. La transition toujours si pénible d'un procédé à l'autre lui fut ménagée,

adoucie par l'amitié, les soins affectueux d'un jeune homme alors obscur, qui depuis est devenu, lui aussi, un illustre écrivain, Armand Carrel.

Un premier projet d'ouvrage réunit un instant la collaboration de M. Thierry et de M. Mignet. Ils se proposaient d'extraire du texte des chroniques et des documens contemporains un récit continu d'histoire de France. Le prodigieux succès de l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, où M. de Barante avait si heureusement encadré des pages entières de nos vieux chroniqueurs, la vogue dont jouissaient alors les Mémoires et autres publications de ce genre, leur firent illusion sur la possibilité d'une telle entreprise. Mais, après des recherches considérables, bientôt ils l'abandonnèrent; non seulement, comme l'observe M. Thierry, parce qu'un pareil travail, où l'art n'entraît pour rien, leur était antipathique; mais encore parce qu'il était réellement impossible de le mener à bonne fin. Toute l'habileté, tout l'artifice des deux historiens n'aurait pu couvrir les disparates, les perpétuelles soudures d'un si étrange amalgame. Les notes, et il en fallait beaucoup pour coordonner les textes et évaluer leur autorité, y auraient chargé et incessamment entravé le cours du récit. Ils y renoncèrent donc, comme on devait l'attendre de deux esprits aussi nets et aussi judicieux.

M. Augustin Thierry reprit alors et compléta ses dix premières lettres sur l'*Histoire de France*,

qu'en 1820, comme nous l'avons vu, il insérait au *Courrier Français*. Aux dissertations critiques qu'elles comprenaient d'abord, il ajouta trois grands tableaux où il dépeignit vivement et avec la généreuse ardeur de son patriotisme, l'insurrection des communes de Laon, de Reims et de Vezeley, « chefs-d'œuvre de narration, a dit M. Magnin, » comparables, sinon supérieurs aux plus belles » pages qu'ait laissées en ce genre l'auteur des *Pu-ritains d'Ecosse* et de *la Prison d'Edimbourg*. » A ces lettres, avons-nous dit, se rattache le point de départ de la réforme historique, qui depuis lors avait accompli sa révolution. Mais leurs précieuses semences, recueillies et fécondées par l'attention des esprits d'élite, n'avaient point encore déraciné les erreurs de la foule; en les répandant de nouveau avec une vogue qui s'accrut d'année en année, M. Thierry étendit à tous et fit tomber dans le domaine public ces vérités qu'avait adoptées et consacrées la science.

On le voit donc, malgré sa cécité, l'activité de M. Thierry ne se ralentissait pas. Il s'était courageusement résigné, ayant, selon son expression si touchante, *fait amitié avec les ténèbres*. Un vaste travail venait de solliciter encore son ambition, et il allait mettre la main à l'œuvre, lorsqu'une perturbation nerveuse de la nature la plus grave l'arrêta tout d'un coup, et, pour sauver les restes de sa santé, le força de quitter Paris en octobre 1828. A cette date commence une troi-

sième et dernière phase de la carrière historique de M. Thierry, où il s'avance d'un pas plus lent, mais plus ferme, plus décisif qu'auparavant. Il y débuta par la révision définitive de son *Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*. En 1830, quoique absent de Paris, il fut nommé membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Des îles d'Hyères, où il avait séjourné jusqu'alors, M. Thierry se rendit en 1831 aux eaux de Luxeuil. C'est là qu'il eut le bonheur de rencontrer mademoiselle Julie Querangal. Son amabilité gracieuse et la distinction de son esprit, touchèrent profondément le cœur d'Augustin Thierry, qui demanda et obtint sa main en novembre 1831. Cette union, en lui donnant une compagne digne de lui, répandit un charme sur son existence; elle lui permit d'entreprendre avec plus de calme et de sérénité son admirable composition des *Récits des temps mérovingiens*. C'est de Vesoul qu'en 1833 il en adressa les premières pages au directeur de la *Revue des Deux-Mondes*. Mais avant d'en aborder l'analyse, rappelons sommairement les derniers détails de la vie de M. Augustin Thierry, jusqu'à l'époque où nous verrons se développer à nos yeux, dans toute la beauté de son ensemble, cette œuvre qui nous offre l'expression suprême, et comme le couronnement de tous les travaux de notre grand historien.

Après la révolution de juillet, qu'il avait saluée du plus vif enthousiasme, M. Augustin Thierry

fut attaché, à titre de bibliothécaire, à la maison de M. le duc d'Orléans, qui n'a cessé de lui donner les plus vifs témoignages de son admiration. On se rappelle qu'il y a quatre ans, informé que M. Thierry se proposait de lui rendre visite, il s'empressa de lui épargner cette peine en allant lui-même le voir dans sa maison : conduite qui honore autant le caractère du prince que le génie de l'historien.

En 1834, faisant un choix dans ses mélanges, M. Thierry les publia sous le titre de : *Dix ans d'Etudes historiques*. La plupart de ces morceaux ont déjà passé sous nos yeux lorsqu'au début de cette biographie nous avons apprécié les essais de M. Thierry. Nous n'y reviendrons pas ; mais nous en mentionnerons la préface, où l'auteur nous a raconté, d'un ton si simple et si pénétrant, avec une candeur et une sincérité parfaite, les efforts, les succès, les émotions de sa jeunesse. Poursuivi par le souvenir de ce récit désespérant, nous en avons reproduit, presque malgré nous, plus d'une expression, et nous craignons bien qu'on ne découvre ici ces parcelles d'or comme une éclatante disparate dans le tissu de notre composition.

Vers la fin de 1836, M. Thierry fut appelé, par la juste confiance du gouvernement, à la direction d'une immense entreprise dont ne s'effraya pas son infatigable dévouement à la science. En 1836, M. Guizot qui, déjà par l'influence de

ses idées et de ses grands travaux, avait si largement contribué aux progrès de l'histoire, voulut encore la servir comme ministre, et il institua, vers cette époque, un comité chargé de la recherche et de la publication des monumens inédits de l'histoire de France. Ce comité reconnut bientôt la nécessité de former une collection des chartes des communes et des statuts municipaux des villes de France, collection qui pût rivaliser avec les recueils de même nature consacrés à l'histoire de la noblesse et du clergé, et se trouver au niveau de la fortune politique du tiers-état, des trois ordres de la nation, le dernier venu sur la scène politique, *mais que la Providence*, dit M. Thierry, *destinait à vaincre les deux autres et à les absorber dans une seule masse nationale, désormais compacte et homogène* (1). Naturellement désigné à la direction de cette entreprise, M. Thierry s'y est employé sans relâche. Le premier volume de ce recueil, aujourd'hui sous presse, comprendra tous les documens relatifs à la commune d'Amiens, avec une introduction de M. Thierry et des notices qui, comblant les lacunes des textes, en coordonneront l'ensemble. Nous aurons ainsi sous les yeux, par le rapport de toutes ces pièces, le tableau le plus complet et le plus authentique de l'organisation d'une grande commune du moyen-âge. On voit déjà quelle vive lumière répandra

(1) Rapport au ministre de l'instruction publique (10 mars 1837).

sur tous les points de notre histoire cette publication nouvelle, et par quels services le nom de son éditeur se recommande ici encore à la reconnaissance du monde savant.

Ce travail si vaste n'a point absorbé toutefois l'activité de M. Thierry, et il a continué parallèlement la série de ses *Récits des temps Mérovingiens*, dont il publia l'année dernière la première moitié, précédée de *Considérations sur l'Histoire de France*. Présenté au concours de l'Académie française, cet ouvrage valut à son auteur le prix fondé par M. le baron Gobert. Examinons-le en finissant : cette analyse nous permettra de poser, au terme de cette biographie critique, quelques conclusions générales sur l'état actuel de la science historique, d'indiquer quelle place doit occuper M. Thierry entre les écrivains de ce siècle qui, de près ou de loin, ont couru avec lui dans la même carrière.

Tout d'abord, en ouvrant ce livre des *Récits Mérovingiens*, un rare esprit d'ordre et de méthode s'y fait reconnaître, et préside à sa distribution. Il se divise en deux parties bien distinctes ; l'une, toute critique, et elle a pour objet l'examen des écrivains dogmatiques de notre histoire ; l'autre, purement narrative, et qui, dans le cadre de six récits, embrasse, en ses côtés les plus saillants, le tableau de la période mérovingienne. Examinons d'abord les nouvelles *Considérations* de M. Thierry sur l'histoire de France. L'écri-

vain y analyse les divers systèmes d'interprétation dogmatique qui se sont appliqués à comprendre le sens intime de notre histoire, à définir les mobiles un ou multiples de ses révolutions politiques, et il suit la filiation de ces théories successives jusqu'au jour où nous sommes parvenus. En les marquant au passage d'un trait vif et lumineux, M. Thierry observe qu'elles se rallient toujours plus ou moins étroitement au mouvement des ambitions politiques de l'époque qui les a vues naître ; car la théorie pure, la spéculation désintéressée dont l'Allemagne est la libre patrie, est chez nous chose impossible. La nature du génie français s'y refuse, et, comme l'a remarqué M. de Savigny, c'est toujours en vue d'un intérêt positif plus ou moins immédiat qu'il se met en frais d'érudition et de formules. Ce double caractère de notre critique historique, M. Augustin Thierry le démêle distinctement dans le corps de toutes nos histoires dogmatiques, soit qu'il s'attaque aux hypothèses nobiliaires du comte de Boulainvilliers ou de M. de Montlosier, ou qu'il analyse l'esprit libéral, mais souvent erroné, des doctrines de Dubos, Mably, Thouret, jusqu'aux théories si lumineuses et si vraies de M. Guizot. Durant le cours de ces analyses, la certitude des idées et la précision du style s'enchaînent et se soutiennent mutuellement, et complètent un ensemble de la plus admirable netteté. Aussi, en ce qui touche cette appréciation critique, M. Thier-

ry nous paraît avoir réalisé de tous points le dessein qu'il se proposait, à savoir, comme lui-même nous l'explique : juger ces historiens scrupuleusement, et, s'il se peut, définitivement; faire dans chacun d'eux, le partage du faux et du vrai, de ce qui est mort aujourd'hui, et de ce qui a encore pour nous des restes de vie.

M. Thierry n'est pas moins heureux lorsqu'au terme de cette longue revue, il détermine précisément les progrès de la science moderne, assigne ceux qui lui restent à faire, et pour sa part se hâte de fixer quelques points encore indécis sur la nature des municipes romains ou des constitutions communales. A chaque page de ces *Considérations*, on voit se développer, au plus haut degré, cette faculté d'analyse critique et d'exposition dogmatique qui déjà nous avait frappé chez M. Thierry, à l'examen de ses premières *Lettres sur l'Histoire de France*.

Tournons maintenant les yeux vers les *Récits des temps mérovingiens*. Le génie de l'historien va s'y découvrir à nos yeux sous une face nouvelle, qui en complétera la physionomie. Ici, il ne disserte plus, il raconte, ou plutôt il peint à grands traits le tableau de cette étrange société du sixième siècle, au sein de laquelle Romains, Gaulois et Barbares, avant de se fondre en un même corps, se choquaient en de perpétuels conflits d'où jaillissaient les oppositions les plus vives, les contrastes les plus tranchans. Sans rien

perdre de sa vigueur et de sa lumineuse précision, ici le style de l'auteur s'anime, se colore et se marie fidèlement au ton de ses sujets et de ses personnages. On ne saurait trop admirer la richesse, la flexibilité de ce pinceau qui, après avoir retracé, dans toute sa crudité sauvage, les passions et l'inférieure cruauté de Frédégonde, cette digne sœur de lady Macbeth, sait nous intéresser encore, par des nuances si délicates et si pénétrantes, aux douces et mélancoliques figures de Galeswinthe et de Radegonde. Parfois, au sein de ces émotions de terreur et de pitié qu'il nous impose avec la puissance du génie tragique, l'historien se plaît à éveiller des idées plus riantes et nous fait sourire devant l'expression vraiment comique de quelques-uns de ses personnages. Tel est ce Hilpérik mené en lesse par Frédégonde, bonhomme qui se croyait plein de finesse, demi-poète et demi-théologien, qui fait des vers boiteux et discute, avec une gravité risible, des thèses de théologie qu'il ne comprend pas. Tel est ce Gonthramn Bose, ce Narcisse d'une cour barbare, à la fois incrédule et superstitieux, qui insulte à l'intervention des saints et interroge les devineresses; tel encore ce Véranthius Fortunatus, dernier représentant de la rhétorique romaine, enfant gâté des nonnes de Radegonde, dont la mollesse sensuelle et les jolies épithalames nous rappellent involontairement ces abbés beaux-esprits, ces directeurs de

bonne maison qui s'épanouissaient si grassement naguère et savouraient, avec une béatitude parfaite, toutes les douceurs de l'ancien régime. Dans cette galerie de portraits, dont nous reproduisons çà et là quelques traits saillans, pourrions-nous oublier celui de Grégoire, évêque de Tours? Quel intérêt, quelle vive sympathie n'inspire pas ce fidèle serviteur de Dieu qui, en les déplorant du fond du cœur, oppose à ces temps mauvais une résignation courageuse. Sans cesse en butte aux pièges des Gaulois ambitieux ou aux vexations des rois barbares, il triomphe des uns et des autres par le seul empire de ses vertus et la puissance toute morale de son sacerdoce. C'est un consolant spectacle, au sein de cette époque souillée à chaque pas de crimes et de débauches, de voir ce saint homme qui la traverse d'un pas calme et résigné, faisant tout le bien qui est en son pouvoir, sans jamais corrompre, à cet odieux contact, l'inaltérable pureté de son âme. Mais n'eût-il pas eu ces grandes qualités, que M. Thierry fait si éloquemment ressortir, Grégoire de Tours serait encore pour nous un personnage des plus intéressans; c'est l'historien de ces premiers temps de notre histoire : « c'est notre Hérodote, » comme l'a dit Voltaire; « seulement, ajoute l'auteur des *Essais historiques*, » le tourangeau écrit moins bien et n'est pas aussi » amusant que le grec. » Oui, sans doute, il y a loin des pages animées, mais diffuses et sans liaisons,

de l'évêque gaulois, aux versions élégantes et si artistement combinées déjà du conteur des guerres médiques. Toutefois dans la trame grossière et embrouillée de son *Histoire des Francs*, Grégoire de Tours a enserré pêle-mêle tous les détails caractéristiques des hommes et des choses de son époque. Mais pour les distinguer sûrement, pour en démêler le sens et la portée, pour en extraire ces nouveaux *Récits des temps mérovingiens*, où le souffle de l'art vivifie incessamment et féconde ces données de la science, il ne fallait rien moins que cette *seconde vue* du génie, ce *mens divinior*, qui est un don des grands historiens comme des grands poètes.

Arrêtons-nous ici. Nous venons de parcourir le cercle entier des ouvrages de M. Augustin Thierry; et, chemin faisant, nous avons touché à toutes les formes de l'histoire. C'est que M. Thierry les a toutes et franchement abordées. C'est qu'il a fait de l'histoire en publiciste, en critique, en philologue, en artiste. Cependant, il s'est rencontré des gens difficiles et, en bonne foi, nous fûmes de ce nombre, qui lui ont très amèrement reproché de n'avoir pas fait de l'histoire philosophique. Entendons-nous sur ce mot; il n'est pas très clair, et, par le train des esprits, court grand risque de s'obscurcir plus encore. Un de nos contemporains, doué d'un rare talent d'exposition, M. Jouffroy a donné, dans *le Globe*, le programme de cette science nouvelle. Sui-

vant lui, elle consiste à dégager du sein des faits les idées-mères qui les ont engendrés, et dont l'influence morale a produit ces révolutions qui successivement ont renouvelé la face de l'humanité. Une semblable méthode, on le voit, fait complètement abstraction des événemens eux-mêmes. En les soumettant aux lois d'un fatalisme idéaliste, elle ôte toute réalité, tout intérêt à ces grandes luttes d'homme à homme, ou de peuple à peuple, dont l'histoire est le mouvant et dramatique théâtre. Aux yeux de ces philosophes, les faits n'offrent qu'une valeur relative; ce sont des signes représentant de quantités inconnues qui, une fois dégagées, permettront de résoudre, en quelques équations, tous les problèmes des révolutions de l'humanité. Réduire l'histoire à quelques formules d'algèbre, au point de vue poétique, le résultat n'est pas heureux. Mais s'il en devait ressortir l'entière et lumineuse intelligencé des faits du passé, il faudrait encore s'en applaudir. Loin de là; c'est ici, au contraire, qu'éclate, plus clairement que partout ailleurs, la méprise des théoriciens qui, sans mettre en compte la différence de leurs moyens d'observation, s'efforcent d'assimiler aux sciences naturelles les sciences philosophiques. On ne saurait appliquer au fait de l'histoire la loupe et le scalpel qui nous font lire dans l'intérieur des corps et nous révèlent les lois de leur organisme. Ici, il faut nécessairement procéder par la voie de l'in-

duction. Mais une fois lâché dans ce vaste champ des hypothèses, où s'arrêtera l'esprit humain? C'est aux philosophes à répondre. Aussi, depuis que cette méthode s'est introduite d'Allemagne en France, combien d'absurdes ou de ridicules utopies n'a-t-elle pas fait naître? Car si elle est incapable de conduire à des résultats certains, avec quelle facilité elle se prête à la paresse ignorante ou aux fantaisies de l'imagination. Grâce à la sûreté de son bon sens, sa qualité dominante comme celle de tous les écrivains supérieurs, M. Augustin Thierry s'est gardé de tels écarts. Mais non content de s'abstenir, il a courageusement protesté contre l'affectation des méthodes et des formes transcendantes, qui menacent d'arrêter les progrès de la nouvelle école historique.

Donc, en éliminant cette science vaine et sans portée, M. Thierry a traité l'histoire sous toutes ses faces et dans tous les modes de son expression. Au fond, ils peuvent se réduire à deux dont les sphères bien distinctes ont suffi à l'essor des plus grands esprits : l'histoire narrative qu'ont maniée avec tant d'éclat, de nos jours, MM. Villemain, de Barante, Thiers et Amédée Thierry, le digne émule de son frère ; l'histoire dogmatique, dont MM. Guizot et Mignet nous ont donné d'admirables modèles ; l'une, qui se propose, avant tout, de reproduire le mouvement des hommes et des choses ; l'autre, qui s'attache à fixer le sens des lois, des mœurs, des institutions d'un pays.

Mais cette distinction, consacrée par de si grands exemples, ne peut-elle se fondre encore dans une forme plus haute et plus largement compréhensive ? n'y aurait-il pas supériorité à réunir, à éclairer simultanément ces deux faces de l'histoire, qui se renvoient de perpétuels reflets ? En un mot, la meilleure histoire dogmatique ne serait-elle pas, comme l'a dit M. Thierry, « la narration » complète, épuisant les textes, rassemblant les » détails épars, recueillant jusqu'aux moindres » indices des faits ou des caractères, et, de tout » cela, formant un corps auquel vient le souffle » de vie par l'union de la science et de l'art ? »

Oui, sans doute, et cet objet qu'il vient de définir, M. Thierry a su le réaliser pleinement. Tel est le nouveau modèle qui ressort de son *Histoire de la Conquête de l'Angleterre*, et plus vivement encore, de ses *Récits des temps mérovingiens*. Aussi est-ce à cette grande création qu'il importe surtout de mesurer son talent, lorsqu'on se demande auquel, d'entre les historiens de notre époque, doit appartenir la première place.

ALEXANDRE DUFAY.